

François Sauter.

Aujourd'hui, d'infersensible, la sombre histoire du roi du polar, José Giovanni.

Le trou, le deuxième souffle, les dangeuls, clans vélociens.

On a peut-être oublié le nom de José Giovanni, mais par celui des classiques de la littérature et du cinéma policier qu'il a écrit, et notamment ces deux chade oeuvres, classiques de risque et surtout deux hommes dans la ville, surpuissants et ouverts.

A la toute fin des années 50, Giovanni devient le roi du polar en France.

Ces romans sont publiés chez Gallimard, tandis que les CDA se pressent pour les adapter au cinéma quand il ne les adapte pas lui-même.

Amis et alter-égaux des plus grandes vedettes de son temps, les Ventura, Belmondo et autres de Long,

Giovanni impose et au viril mythifié son verbe sec et son sens de la mitraille dans la France d'être anglophone.

Et il a un secret, une source d'inspiration inouïe sa propre vie.

Lui, le gangster repent, qui a connu la prison et le couloir de la mort, puise dans ses souvenirs de jeunesse une matière sans fin pour alimenter ses histoires.

De l'ombre de la guillotine aux Lumières de Satyamar, voici le trajectoire de vie incroyable qui reste pourtant d'un bain de mystère.

Pour rien au monde, Josep Giovanni ne voulait qu'on vienne fouiller dans son passé.

Notre invité aujourd'hui, notre spécialiste cinéma Maison, Laurent Delmas, co-producteur avec Christine Maçon de l'émission

On aura tout vu sur France Inter, le samedi à 10h et auteur de nombreux ouvrages sur l'histoire du cinéma français,

dont le ressent Bertrand Tavernier, le cinéma rien d'autre, publié chez Gallimard.

Affaire sensible, une émission de France Inter, diffusion directe, récit documentaire, Bastien Jans, coordination Franconiere, chargé de programme Rébecca Donante, réalisation Charles Lumières.

Si vous avez déjà lu un scénario de film, à moins d'être professionnel, vous vous êtes aperçu que cette lecture très spécifique est compliquée.

On s'y perd facilement, tout semble décousu, ce qui n'est pas le cas évidemment, mais bon, pour le lecteur Bédouin, c'est un peu la jungle.

D'ontacte.

Régravant à Paris, 18 mai 1945, 10h extérieur jour, une Citroën traction avant noir se gare en contrebande animable.

A son bord, quatre jeunes hommes minent sombre.

Le conducteur, Paul Damiani, Green Club, il a l'air détendu.

Joseph est ménassol. Vous y allez? Pourquoi pas toi, Paul? Réplique le dénommé ménassol.

Parce que t'es le seul à avoir une tête de trouillon, lui répond.

Jean Lacabe, le quatrième laron Rika, un envoyant ses deux compères déguisés en souliottement de l'armée, se dirigeait vers la porte d'un immeuble.

Quelques étages au-dessus, Haïm Cohen, représentant 20 faits les sans pas dans son petit bureau.

Il a l'air inquiet. Ses superbes souliers le pirement en Weston tapent nerveusement contre le parquet de bois.

Cohen marque le pas, lui va ouvrir la porte, dans l'embrasure, les visages de Joseph et ménassol apparaissent.

Sur tes munitaires, nous venons pour une perquisition d'éclames-t-il.  
La citroën traction avant débarre fondue au noir.  
Extérieur nuit, une ville assuraine.  
La traction avant déboule dans l'allée.  
Le pauvre Haïm Cohen a le visage tuméfi, un flingue sur la trempe.  
Il est solidement gardé par les Domoloss.  
La voiture se garde devant la grande bâtisse aux allures gothiques.  
Un panneau marque l'entrée dans le domaine, villa du bon repos.  
Extérieur jour, la scène.  
Au petit matin, un corps flotte à la surface.  
Il a la tête enveloppée dans une serpillière tâchée de sang.  
Détail remarquable, bien que tout a billé, le cadavre n'a plus de chaussures.  
Extérieur jour, maison Alphonse, 31 mai 1945.  
Les souliers de Claire Maron de chez Weston foule le pavé.  
Jacques Ménassol est confortablement chaussé lorsqu'il sort de la traction avant noir, gardé devant  
une rue étroite.  
Joseph Damiani l'accompagne à nouveau.  
Une main, lui saisit la manche.  
C'est son frère Paul qui l'arrête.  
Les deux frères Damiani échangent à un regard en silence.  
Puis Joseph se dirige vers le fond de la rue.  
Une grande enseigne surmonte la porte d'un atelier sur laquelle on peut lire  
Frère Paul Jo, fabricant l'appareil électrique.  
Au premier plan, Paul, toujours au volant, allume une cigarette.  
Et on entend, sur tes militaires, nous venons pour une perquisition.  
Voilà, normalement, à ce stade de la narration, vous êtes perdu.  
Peu importe.  
D'autant que ce début de film, qui fleurissent le polaire des années 60, n'a été écrit nulle part.  
Ni en littérature, ni pour le cinéma. Non.  
Ce ne sont que des faits éparpillés.  
Une vérité enfouie de longs décennies au fond de la mémoire même de l'auteur.  
C'est le scénario que Joseph Jovani n'a jamais écrit.  
Haïm Cohen, les frères Peugeot, Jacques Ménassol, George Acaba et Paul Gammoni.  
Le visage lointain toute sa vie.  
Ils habitent, sans qu'on le sache, chaque page de son œuvre.  
Lui, le grand écrivain amoureux, est film policier, l'ami le plus cher de l'Innoventura.  
Il y a toute une génération de jeunes scénaristes qui est arrivée et de jeunes métiers en scène.  
Mais qui ne peuvent pas écrire ce genre d'histoire.  
Parce qu'ils ne connaissent pas la vie, ils ne connaissent pas les hommes.  
Ils font du parisianisme, ils font je ne sais pas quoi.  
Ils n'ont pas roulé leur boss, ils n'ont pas vécu, ils n'ont pas souffert.  
Alors comment voulez-vous qu'ils vous écrivent des histoires d'hommes?  
Bon, il y a très peu de gens qui peuvent écrire ce genre de choses à l'heure actuelle, à part José.  
A long des années 80, l'Innoventura le blouse.

Son âge dehors semble bien loin.  
Avec Giovanni, José, comme il l'appelle,  
il veut s'offrir un dernier tour de pistes avant de recrocher  
une dernière aventure entre mecs comme au bon vieux temps.  
En termes de masculinité et de la serbée,  
difficile de faire mieux que José que ses années 60, machiste à souhait.  
José, le taiseux des grands espaces, c'est le fou d'action.  
Le tolard repenté qui a connu le couloir de la mort.  
Le gracier devenu le roi du Palais en France, mais aussi  
l'un des scénaristes et réalisateurs les plus courus du cinéma français.  
Giovanni a écrit aventura ses plus beaux rôles  
dans les grandes gueules, le deuxième souffle, le clan des Siciliens  
ou encore dernier domicile connu.  
José est le frère de cinéma, avec qui l'Inno partage tout.  
A commencer par sa vision de ce qu'est un homme, un vrai,  
avec des muscles et une grosse voix, autre époque, autre temps.  
D'ailleurs, ce côté m'acamise beaucoup le Troubillon Pierre des proches  
qui ne se gêne pas en 1983, quand José Giovanni est invité  
dans le tribunal des flagres en délire sur France Inter  
pour présenter les rufians.  
Le dernier film de Giovanni avec l'Innoventura donc,  
et qui soit dit au passage, n'est pas son plus réussi.  
Si au lieu de trotter platement dans l'existence banale de Monsieur Tout le Monde,  
j'étais un héros de José Giovanni, là, alors oui, vous seriez passionnés.  
Vous aimez ça, les grosses brutes de viril avec des poils aux pattes  
qui se bourrent la gueule à l'alcool à brûler en descendant le Niagara.  
Ça vous excite les hypertrophiés du Deltoïde  
qui s'éventrent à l'opinel pour tuer le temps entre deux physiades.  
Ça vous fait bander les bûcherons velus façon King Kong  
qui se défoncent la tronche à coups de pioche les jours fériés  
au lieu de regarder les films sur la une.  
Et qui finissent par mourir légèrement vivissactionnés  
en balançant par ci par là, par de là à l'écran,  
les sans-piternels banalités sans ciblard, du mélophalocratique  
et autres lieux communs poilus qui célèbrent immanquablement  
ces vibrantes manifestations syrupeuses et culturistes  
de l'amitié virile avec un grand vie, si j'ose m'exprimer ainsi.  
Giovanni, la soixantaine, chauve, le visage émassique  
éclairant un cher bantax en corse, s'amuse à son tour  
des bons mots de pierre et proche.  
En ce début des années 80, le cinéaste est solidement implanté  
plus de 20 ans dans le cinéma français.  
Entre les adaptations de ses romans, les scénarios  
qu'il a écrits et les films qu'il a lui-même réalisés,

il est déjà l'auteur de 27 ton métrage.  
Il a dirigé les plus grands.  
Ventura, Bourville, Belmendo, Dolon, il est écrit pour  
Becker, sauté, Melville ou Verneuil.  
Il est l'une des valeurs sûres du cinéma populaire français,  
celui qui incarne au mieux ce que la critique appelle  
non sans-ironie et parfois féroce le cinéma de papa.  
Des histoires d'hommes souvent en décalage avec leur temps  
façonnés par la rue, la prison et les horreurs de la guerre.  
Des types à la gâchette facile, au jetem qui ne sortent pas  
et qui, lorsqu'ils sont réunis, disent à leur femme,  
laissent nous va dans la cuisine.  
Ceux qui passent à l'époque comme une être à la poste  
et qui fait toujours rêver les réables de tout poil genre,  
c'était le bon temps.  
Dans les films de Giovanni, on peut croiser les gangsters  
qui ont vraiment vécu comme gangsters dans la vraie vie,  
Pierre Loutrelle ou le célèbre Abel Danos,  
qui inspire d'ailleurs le personnage de Lino Ventura  
dans l'historique.  
Qui mieux que Giovanni pour écrire l'histoire de ses hommes  
sans les juger, lui qui, de notoriété publique,  
a fait 11 ans de prison et achapait de peu à la guillotine.  
Un pédigree qui fascine les volettes du cinéma  
qui jouent les gangsters.  
Giovanni revenait de l'enfer ou plutôt du trou  
du nom de son premier roman et premier succès.  
Et il en parle comme personne d'autre.  
Au tribunal des flagrants délires, toujours,  
il n'évite pas la question sur sa biographie,  
ses aventures dans la résistance,  
le passage dans la délinquance,  
à la libération, puis son séjour en prison  
et l'écriture de son premier livre,  
le trou donc, récit de sa tentative d'évasion ratée  
et dont Jacques Becker fera un film inoubliable.  
Le trou c'était une aventure...  
Une évasion. Oui, une évasion.  
Ce trou c'était beau parce que c'était un truc simple,  
c'était une croyance primaire.  
C'est de croire, quand on a 20 ans,  
qu'il suffit dans une cellule de faire un trou  
pour gommer le passé.  
Je me suis dit, on est là, on fait un trou,

on passe par les égouts, on est encore une de grille,  
on est dehors, c'est fini.  
Non, tout commence là.  
Ce passé est là, il est toujours là, on ne le gommara jamais.  
Et votre passé est toujours là,  
on écrit tous ses livres,  
vous avez pu exorciser un petit peu.  
Non, je n'en peux pas.  
Ce passé, je n'arrive pas.  
Ça me fait drôle, ici c'est un peu marrant pour moi  
d'être dans un boxe.  
Mais quand vous êtes dans un boxe  
et vous entendez raconter votre vie,  
vous ne reconnaissez pas votre vie.  
Mais quel est ce passé qui ne passe pas?  
Giovanni entretient toujours un flou  
pour des circonstances qui l'ont amené en prison.  
Quand Franck Lombeau, qui a enquêté en 2013  
sur la bio du roi du polar, interroge Bertrand Tavernier,  
l'ancien assistant de Giovanni,  
celui-ci confesse.  
Il n'en parlait pas, ou très peu.  
Personne ne s'y intéressait vraiment,  
et pas seulement sur son passé,  
mais aussi sur celui de ses personnages.  
Quand Claude Sotèf fait classe touristique,  
il n'a aucune idée qu'Abel Danos  
a participé à la carlingue.  
Et personne n'en a aucune idée,  
parce qu'on ne fait pas beaucoup de recherches.  
On n'en parle pas.  
La carlingue, c'est l'autre nom de la gestapo française.  
Et Abel Danos, incarné par la figure morale de Lino Ventura,  
dans la touristique,  
a été l'un des collabos les plus élèves,  
véritable porte-flamme de nazis.  
Giovanni l'ignore, quand il brosse un portrait tendre  
du parent parisien dans son roman et son scénario.  
Et comment l'a-t-il connu?  
Rencontrer en prison, raconte-t-il, toujours vague.  
Avec Giovanni, il y a des questions qu'on ne pose pas.  
Mais la vérité n'est pas cachée si profondément.  
Lino Ventura le sait trop bien.  
Un jour, il reçoit une lettre anonyme.

Selon la légende que rapporte Bertrand Tavernier,  
ce serait Jean-Pierre Melville,  
qui, à la suite d'une terrible dispute avec Giovanni,  
aurait voulu se venger du scénariste  
en envoyant son dossier judiciaire  
à l'Ottawa.

On imaginait aimant les mines graves de l'imposant acteur,  
le regard fixé sur l'amissive.

Tous les secrets de Giovanni sont là,  
prêts à être révélés.

Mais pourquoi qu'il était condamné à mort?  
Heureusement, pour lui, fidèle parmi les fidèles,  
homme donneur, un peu comme les banstères  
qui s'auto-attribuent cette qualité,

Lino Ventura déchire le dossier sans le lire.  
Cette bio devait rester enfoui jusqu'à la mort de Giovanni.

Pourtant, à travers ses fictions,  
ses mémoires publiées dans les années 90  
et ses innombrables interviews,  
Giovanni s'est beaucoup raconté.

Mais au fond, que s'étonne vraiment de lui au-delà  
de ce qu'il a lui-même révélé?

En 2002 encore, sur le plateau de Thierry Ardisson,  
toujours Giovanni gangster tendre au seuil de sa vie  
vient présenter ses mémoires  
dans lesquels il raconte une dernière fois son histoire familiale,  
son rapport conflictuel à son père  
et son passé criminel.

Vous enlève les chaînes quand votre père vient vous voir au parloir,  
car il vient.

Un braquage qui a mal tourné redont conduit Giovanni  
jusqu'au couloir de la mort.

Pourtant, d'autres informations circulent  
sur l'histoire de l'écrivain.

Dès 1993, une agence de presse suisse s'intéresse à son cas,  
mais ses informations ne sont pas relayées en France.

Et Giovanni avait l'aconiquement plaidé pour le droit à l'oubli.

Ce n'est qu'en 2013 que la vérité refait pleinement surface.

Et pour la comprendre, il faut revenir dans les années 30, à Pigalle.

Joseph Damiani, le véritable nom de Giovanni,  
rendu dans les rues agitées du Paris des années folles,  
où ses parents immigrés Corses se sont établis en provenance américain.  
À Arlem, la famille Damiani s'est fait la main dans le monde de la nuit.  
À Paris, elle possède deux hôtels

et a les moyens d'offrir une place au soleil au plus jeune du clan.  
Le jeune Joseph et son grand frère, Paul,  
fréquentent ainsi les prestigialistes et gens sourds et Stanislas.  
Mais le père est un flambeur,  
un joueur de casino doublé d'un magueur.  
C'est des boires avec la police ruine la famille.  
Et voilà le clan Corses qui reprend la route.  
Les Damiani achètent un hôtel à Chamonix,  
où Joseph tombe amoureux de la montagne,  
avant de s'installer à Marseille au début de la guerre.  
Voilà pour la trajectoire familiale,  
la qui Joseph reste accrochée comme un bigornou à son rocher.  
Il a 20 ans,  
n'a passé que quelques mois à la fac de droit,  
a multiplié les petits boulots sans envergure,  
et va bien devoir s'inventer un avenir,  
en cette offrance occupée.  
Nous sommes le serment,  
de nous unir,  
et de mettre toutes nos forces,  
notre froid,  
notre arneur,  
au service du Maréchal,  
au service de la France.  
Comme beaucoup de garçons de sa génération,  
c'est dans les mouvements de jeunesse  
orchestrés par le régime de Fischi  
que Joseph trouve sa place.  
Il intègre jeunesse et montagne  
pour renouer avec sa passion première,  
l'alpinisme.  
Il en fait un moment fondateur de sa légende,  
le recit d'une initiation virile classique,  
aventure et camaraderie.  
Et la suite de son destin s'écrit avec  
les mêmes lettres que ses congénères,  
STO,  
ce service de travail obligatoire en Allemagne,  
qui pousse des centaines de jeunes réfractaires  
qui aient entré en résistance.  
Joseph serait l'un d'eux.  
Parce que cette histoire,  
il la répète tout au long de sa vie,  
comme là encore dans les magazines Alpinisme

et Rendonné en 1997.  
Je suis parti à Nantes,  
où j'avais une sœur qui tenait un bar.  
Je suis rentré dans les forces françaises libres,  
j'ai été fait prisonnier,  
je me suis évadé.  
Et puis je suis arrivé à Paris,  
à Pigalle,  
parce que j'avais quand même mon frère  
qui était dans le gangstérisme.  
Pigalle libérée,  
c'était le Far West.  
Je me suis retrouvé dans un mauvais coup  
et j'ai fait dix ans de prison.  
Joseph Damieny, leur résistant  
devenu délinquant, ça sonne bien.  
Mais est-ce vraiment la vérité?  
Selon les traces qu'il a laissées  
dans les dossiers de l'administration française,  
rien n'est moins sûr.  
Retour à l'automne 1945.  
Le juge d'instruction Lara,  
du tribunal de Marseille,  
demande d'ouverture d'une enquête à la police judiciaire.  
Il recherche des informations  
sur un nommé Joseph Damieny,  
né en 1923  
à Paris et demeurant à Marseille.  
Celui-ci  
est soupçonné d'être membre du PPF,  
le Parti populaire français de Jacques D'Oriot,  
fasciste et collaborationniste,  
et d'avoir été enrôlé dans les SK  
pour Schutzkrebs,  
une section des services secrets allemands  
spécialisés dans l'achat  
sur le refracteur du STO.  
A ce titre,  
Joseph aurait bénéficié d'un Ausweis,  
une carte d'identité allemande  
permettant de circuler librement  
sur le territoire et d'un port d'armes.  
En cet automne 1945,  
le juge Lara

ouvre ainsi une instruction contre le jeune Damieny  
pour atteindre la sécurité  
extérieure de l'Etat en un mot  
pour collaboration.

Les preuves en sa possession sont solides,  
et le juge ordonne  
l'arrestation du jeune homme.

Mais Damieny ne se trouve pas chez lui  
dans son domicile marseillais.

A vrai dire, il est introuvable.

Et ce n'est que deux mois plus tard  
qu'il refait surface. Enfin, façon de parler.

Joseph Damieny est détenu  
à la prison de la Santé. Il est inculpé  
pour séquestration, torture  
et à triple assassinat.

Celui d'Aim Cohen et des frères Peugeot  
et de Pilat Suren. Souvenez-vous,  
c'était la scène inaugural de ce récit  
sous forme de scénario de film.

Il est inculné pour un film  
qui a été un film  
qui m'aidera à faire naître  
en tant

mais l'illusion  
s'en bloquer  
dans le vent.

Ce n'est pas  
de quoi  
c'est beau  
de se battre.

Mais  
dans

cette foule

Dernier domicile connu

Mais épaule se recouvre

D'un manteau d'amectume

C'est d'un bon devoir

Si peau de ce pâtre

Pouquer pour toi

Améde moi

Me nourre

Ce combat

La justice nous tue

Et de l'innocence  
Alors, comment faire  
Pour que l'on vive sa vie  
Comment l'aurait voulu  
Pour qu'elle ne soit pas  
Bien perdu  
Aujourd'hui, José Giovanni  
A faire sensillé sur son Saint-Ferre  
Tu ne nous connais pas et on ne te connais pas non plus  
C'est juste  
Mais comme nous, on t'adopte tout de suite, ou presque  
Vous vous êtes bien aimables  
Mais sans savoir, t'es tombé sur une cellule un peu spéciale  
On n'est pas tous là pour la même raison  
Mais quand on passera aux assises  
Le plus vénard ramassera 10 ans minimum  
Comme tu vois, mes amis et moi nous risquons beaucoup  
En effet  
Alors nous, on voudrait bien savoir ce que tu risques de toi, Gaspar  
Mais enfin, qu'est-ce qui vous prend  
On voulait savoir ce que tu risquais  
Parce que nous, on risque trop gros pour attendre ici tranquillement les assises  
Comment?  
Nous, on va s'évader, mon vieux  
Dans le film Le trou de Jacques Becker  
Tiré du premier roman de José Giovanni  
Celui-ci arbore l'est très fin et calme  
Le Philippe le roi qui incarne Mani Borelli  
L'avatar de José Damiani  
Le film relate sa tentative d'évasion ratée en 1946  
Alors qu'il croupit dans une cellule de la prison de la Santé  
Mais jamais le trou n'ira plus loin dans les explications  
Sur ce qui a mené ses malheureux en prison  
Et ce pourquoi ils craignent tant leur passage aux assises  
Mais les archives judiciaires, elles, en gardent la mémoire  
José Damiani est accusé d'un triple meurtre à Paris  
Auquel se joint une enquête pour collaboration avec l'ennemi  
Ouverte par un juge d'instruction de Marseille  
Loure, très lourd  
Mais il n'y a pas que la peur de la guillotine qui anime le cœur du jeune Joseph  
Il y a aussi le désir de vengeance  
Qui le ronge  
Car l'escapade meurtrière de la bande de Damiani  
Comprenant Joseph, son frère, Paul, Jacques Menassol et Jean Jacob

d'anciens militaires, s'est terminé dans le drame  
Moins de 15 jours après leur apte  
Et le meurtre des frères Peugeot, tué le 31 mai 1945  
La brigade criminelle de la police judiciaire  
se lance aux trous de la bande de Damiani  
Jean Jacob est arrêté chez lui avec sa maîtresse Jacqueline  
Pour voyose l'information de la bande  
Au métro Montmartre, Jacques Menassol voit les policiers venir de loin  
Le temps pour lui de se loger une balle dans la tempe  
Joseph, lui, ne peut s'enfuir quand les policiers viennent à pas la porte chez ses parents  
Il est gravement blessé à la jambe  
Il s'est lui-même tiré une balle, involontairement  
Quand il était en charge de surveiller l'un des frères Peugeot  
Quand à Paul, le grand frère, il est arrêté à Strasbourg  
Mais profitant d'un transfert, il s'évade et s'évapore  
L'essence seule, son cadet en prison  
Témoins plus tard, dans sa cellule, Joseph obtient enfin des nouvelles de son aînée  
Elle provienne d'une dépêche de Nice matin  
Dans la soirée du lundi 17 juin  
Une scène sanglante se déroulait au bar des Santons  
24 h de la buffet à Nice  
Deux hommes, qui un instant avant et consommés au bar  
étaient abattus par le patron de l'établissement  
Mais l'identité des victimes est fausse  
Celui qui se faisait appeler George Gaye ou Jean Malandrome  
De peut-être en réalité le fameux Piero Damiani  
C'est-à-dire un ancien agent de la Gestapo française  
Un évadé de la prison centrale  
Où il était détenu sous l'inculpation de trois meurtres  
Dans ses mémoires, Damiani écrit  
A l'époque de ma tentative d'évasion à la prison de la santé  
Je ne courais que vers un but étroit  
Me précipité à Nice pour abattre ce patron de bar  
Qui, d'une balle de colt, avait expédié mon frère dans son dernier voyage  
Pendant que le futur roman s'y est creux son trou et rêve de sa bande d'État  
Le juge d'instruction Lara continue de rassembler  
Informations et preuves contre lui pour faits de collaboration  
Il se rapproche du juge d'instruction Robert Lévy  
En charge de l'affaire du triple meurtre de Suren  
Un curriculum vité du suspect Dressay qui se conclut par ses mots  
On se trouve en présence d'un individu extrêmement nuisible à la société  
Et qui, avant d'être un assassin, a été traître à la cause de son pays  
Et a commis des actes relevant du plus pur gangstérisme  
À Cablan

Dans le bureau du juge de Lara, les témoins défile  
À Marseille, rue Honorat, ce sont plus de 18 000 hommes  
Qui ont été déportés de force vers les usines allemandes entre 1942 et 1944  
La photo anthropométrique du jeune Damiani  
Cheveux-milons rejetés en arrière, les éragards  
Et présentés aux requisitionnés du STO  
Tous sont formels, c'est bien cet homme qui les a forcés à se rendre rue Honorat  
Pour qu'il soit déporté vers les usines allemandes  
Le dossier s'épaissit, on retrouve sa trace dans un stage organisé par les nazis à la caserne mortier à Paris  
12 jours, où des dizaines de jeunes français sont entraînés au maniement des armes  
À débusquer des réfractaires au STO et à lutter contre la résistance  
Une information judiciaire a été ouverte à Lyon pour une sombre affaire de vol  
Dis aux faux policiers, orchestrés en août 1944  
Damiani incomplice, déguisé en policier  
Aurait détruisé un négociant en soirée à un juif, Joseph Greenstein  
L'entourage familial de Joseph ne plaide pas non plus en sa valeur  
Paul, son frère, chez qui, la séjournée quelques mois en 44  
A été arrêté la même année pour, en relation avec la Gestapo  
Et puis, il y a son oncle, Ange Paul Santolini de Santos, lui aussi gangster notoire  
Il est membre du PPF de Jacques D'Orio et accusé d'avoir entretenu des relations avec l'ennemi  
Il aurait été le contact des deux frères Damiani dans la collaboration  
Mais auprès des inspecteurs, il nit tout en brigandement de ses neveux  
Damiani, Joseph, est mon neveu  
Je n'ai jamais eu de rapport avec le jeune homme qui se trouvait mobilisé dans la formation Jeunesse  
et Montagne  
Qu'on tenait en sa voix  
Il faisait partie dans le service de renseignement à Nantes  
Et j'ai pu savoir qu'il s'y était conduit brillamment par les certificats élogieux  
Qui lui avaient été décernés par ses chefs  
Je n'ai connu un méneveu que le désir de bien servir leur pays  
Et l'absence absolue de toute formation politique  
Reste cette histoire de résistance à Nantes a démêlé donc  
Et ce sera le socle de la défense de Joseph et de la légende de Joseph Giovanni  
Il assure ainsi avoir séjourné l'échec à Nantes à l'hiver 44  
Et avoir participé à des missions des services de renseignement pour l'armée française dans la  
poche de Saint-Nazaire  
Défendu jusqu'à la toute fin de la guerre par les troupes allemandes  
Interrogé par le juge Lara, le chef des services de renseignement dans la poche de Saint-Nazaire  
confirme  
En novembre 44, Joseph a bien franchi les lignes allemandes  
Il a été fait prisonnier pendant un mois avant de revenir avec quelques informations précieuses  
Alors, méprisant, l'officier conclut  
Par la suite, il m'a demandé plusieurs fois de savoir confier une mission d'espionnage

Je l'ai toujours éconduit  
Comme je n'avais aucune intention de le faire incorporer aux sœurs  
Je ne me suis pas renseigné sur son passé  
Ces quelques faits d'armes ne suffiront pas à faire pencher la balance de la justice dans le sens de Damiani  
De petites compromissions, fructueuses activités de profiteurs de guerre  
L'itinéraire de ce petit garçon, foie du loi, proche de la pèvre  
Et marchant main dans la main avec l'occupant allemand, se dessine sous les yeux des jurés  
Le 20 juillet 46, Joseph Damiani est condamné à 20 ans de travaux forcés, le bagnes et la dégradation nationale  
La presse régionale se félicite de sa condamnation  
Est-ce n'est pas terminé?  
Un autre procès attend Damiani, celui du triple meurtre de la Villaturen  
Il débute deux ans plus tard, en juillet 48  
Et cette fois, c'est dans toute la presse nationale qu'est placardé son nom et son visage  
Dans ses années d'après-guerre, les quotidiens nationaux sont truffés de figures de la pec française  
Ayant pactisé avec l'ennemi, ou des scrominables qui ont vu dans le chaos de la libération  
L'occasion de faire des coups et de prendre un certain pouvoir  
Leurs noms sont condissants tout le pays et en attendant avec avidité de les voir châtiés  
On se repète de ces histoires de carlingues, de gangues, des tractions avant, des crimes d'Ori-la-Fonds, de Joao Vici ou de Pierrot-le-Fou  
Le fait d'hiver comme catharsis, c'est tout un pays qui se purge en lisant la presse  
Le procès de Joseph Damiani, Jean Jacob et leur complice Jacqueline ne fait pas exception  
Il fait la une de l'humanité par exemple, le 10 juillet 48  
L'humanité, 10 juillet 1948  
Fils de bonne famille et élèves de la Gestapo, les tueurs de Suren, plastronnent devant les assises  
La salle de l'Odéon est pleine, dans le box des accusés, Georges Acade, 29 ans  
Joseph Damiani 25 ans et Jacqueline Bon-Sergeant 26 ans  
Acade, grand bétatre, fixe tour à tour de ses petits yeux cruels, le président et le substitut  
Damiani, plus petit, malingre, a l'air indifférent  
Le regard dans le vague, il se creuse le menton  
Jacqueline semble vouloir plaire, plaire encore, plaire toujours  
Trop gâté, ils ont eu une enfance de fils à papa, pourri d'argent et bientôt de vice  
Leur rôle sous l'occupation est assez sortide  
Acade, trafic avec l'occupant, Damiani appartient à la milice, Jacqueline se fit à ses charmes pour subsister  
La sentence intervient l'endemain, si Damiani et Attap tendent par tous les moyens de reporter la culpabilité sur leur compère mort  
Les jurés, eux, sont sans pitié, les deux sont condamnés à mort pour complicité d'assassinat  
Dans Libération, le journaliste écrit, je viens de voir deux hommes marcher d'un pas ferme pour la dernière fois dans le monde des hommes libres  
N'a aucune raison de lui en vouloir, je pense seulement qu'il est nuisible et je le prouverai  
Mais il a payé sa dette, maintenant il travaille, qu'est-ce que vous voulez?  
Monsieur les jurés, je sais qu'en refusant les circonstances atteignantes, vous irez vers l'absolu,

c'est-à-dire vers la peine capitale que je vous réclame pour l'accuser

Accuser qu'avez-vous ajouté pour votre défense

Rien

Dans deux hommes dans la ville que José Giovanni considère lui-même comme son chef d'œuvre, il livre un rubre remplé au plaidoyer contre la peine de mort

Ce film est nourri de toutes les angoisses qu'ils ont habité durant sept mois, entre juillet 48 et mars 49

Quand il a attendu dans le couloir de la mort, la grâce de la guillotine, Jean Gabin joue dans le film un éducateur bienveillant, véritable orange gardien d'Alain Delon

Tout juste sorti de prison et bientôt condamné à mort

Alain Delon est magnifique dans ce rôle, tout comme bouqué dans le rôle du flic casisadique

Et puis, il y a ce hochement de tête de Gabin, au moment où il voit Delon partir à la guillotine

Oui, un simple geste, inclinement, Dieu qui semble dire, quel gâchis j'aurais tout fait pourtant, son Dieu

Dans le visage de Gabin, on peut y voir ceux des hommes qui ont tendu la main au jeune Damiani, parmi lesquels Stéphanek est son avocat

Celui par qui l'incroyable histoire de l'écrivain a démarré

Oui, c'est lui qui le poussait à écrire dans le couloir de la mort

Damiani s'y essaye, prend goût, et déjà, un style sec et sans furtive émerge

31 décembre 1948, triste année, pleine déprove, je vis la plus angoissante

Je n'ai pas particulièrement mauvais moral, mais je termine l'année sans croire à la grâce

Ce soir, j'attends la mort

La mort ne viendra pas, en tout cas, pas tout de suite

Le 3 mars 1949, le président de la République commut la peine capitale prononcée contre Damiani et Aqab en travaux forcés à perpétuiter

Puis, en 51, cette paix de commuées a son tour en vingt ans de détention

Damiani voit enfin la lumière au fond du tunnel, son avocat le poussait à écrire encore et encore

En 1952, Ecke fait publier son journal d'un condamné à mort dans un recueil de texte contre la peine capitale auquel contribue aussi Jean Cocteau et Albert Camus

Puis, le 4 décembre 1956, à la faveur d'une nouvelle décision présidentielle, Josette Damiani sort de prison

Il a 33 ans, son avocat a atisé un feu en lui, celui de l'écriture et il va s'y consacrer pleinement

J'écris vite, les pages s'entassent, je revois mes fantômes et surveillant la corde de Tétrique, je sens le froid, la faim, la peur, l'odeur des îles

Dans son premier roman, il raconte sa tentative d'évasion ratée

Bien implantée dans le milieu littéraire, l'avocat Stéphane Keff fait lire le manuscrit à son ami Roger Nimier qui travaille chez Gallimard

Nimier est emballé, il fait lire à Claude Gallimard qui, pour voulu le manuscrit disons, informe

Alors Nimier se met au travail avec Josette et lui conseille de tailler dans l'engrave

Vous avez l'écriture de comportement, laissez philosopher ceux qui n'ont rien à dire

A futé, Damiani accepte sans rechigner, il coupe tout ce qu'on lui dit de couper et le manuscrit est accepté

En juillet 1957, il signe ainsi son premier contrat d'auteur pour le trou qui connaît un succès immédiat

En deux ans, il fait paraître quatre nouveaux romans, tous inspirés de sa vie d'avant, la vie de Joseph Damiani

Mais sur les couvertures cartonnées de la collection série Noire de Gallimard, celle de deuxième souffle, Claas Taurisque, l'ex-communier, histoire de fou ou encore les aventuriers

On ne retrouve pas le patronyme de la petite famille de bandicorses

Joseph Damiani, ses démons et ses fautes sont restés dans le couloir de la mort

C'est un homme nouveau, Joseph Damiani donc, résistant, homme demeure, rescapé de la guillotine qui devient dans les sixties le roi du polar

Quand on s'en fure, il s'agit de la chanson

Quand on s'en fure, il s'agit de la chanson

Quand on arrive à la rire, il s'agit de la chanson

Tant le signe, il y a quelqu'un qui l'espère et qui l'espère et qui l'espère.

Françin Terre, affaire sensible, Fabrice Drouel.

Aujourd'hui, José Giovanni, dont nous parlons avec notre amitié, Laurent Delmas, bonjour.

Bonjour Fabrice.

Quo présentateur avec Christine Maçon de l'émission, on aura tout vu sur Françin Terre, émission de cinéma, évidemment,

et auteur de nombreux ouvrages sur l'histoire du cinéma français, dont le ressent Bertrand Avernier, le cinéma et rien d'autre, livre publié chez Gallimard.

D'abord, revenons sur la carrière de Giovanni, qu'on a fait qu'est-ce qu'il sait, finalement, dans le récit.

On a surtout raconté sa vie personnelle. Que représente Giovanni son œuvre dans le cinéma des tran glorieuses?

Ah, c'est peut-être l'un des cinéastes les plus emblématiques de ce cinéma, que vous avez décrit comme un cinéma à la papa.

Oui, oui, bien sûr, je sais pas si c'est un cinéma à la papa, en tout cas, c'est pas un cinéma à la maman,

parce que le moins qu'on puisse dire, c'est que les femmes en sont absentes.

C'est pas pour faire une révérence autant présente que de dire ça, mais c'est aussi une façon de le décrire ce cinéma.

C'est-à-dire, c'est un cinéma d'homme. C'est un cinéma écrit par les hommes, réalisé par les hommes et joué par les hommes.

Alors, il y a quelques femmes qui s'insèrent de temps en temps, notamment...

Oui, c'est pour s'entendre dire, laisse-nous, enfin, dans la cuisine.

C'est ça, devant les caméras, c'est quand même assez rare, mais c'est vrai que c'est une singularité.

Et une fois de plus, on va, je pense, le redire assez souvent au cours de cet entretien, la vieille tarte à la crème,

il faut séparer l'homme de l'œuvre ou il faut pas séparer l'homme de l'œuvre.

Dans le cas de Giovanni, on peut pas séparer, parce qu'effectivement, ce que vous avez très bien montré dans ce beau récit,

c'est combien il y a une circularité de son destin avec son œuvre, même, et je dirais, à cause de son déni permanent,

on ne peut que noter, effectivement, les rés urgences de sa propre vie, au combien tumultueuse, dans ce qu'il a écrit.

Et singulièrement aussi, sur, effectivement, cette espèce de monde sans femme, qui était absolument le sien, et qui n'a pu qu'instiller dans ses films ensuite, comme scénariste et comme réalisateur. Alors, on peut dire vraiment que c'est du cinéma populaire, c'est typiquement le film du dimanche soir.

À cette époque, il y avait le film du dimanche soir, tout à fait ça.

Oui, tout à fait ça, avec, effectivement, un genre majeur en majesté qui est le polar, qui fonctionne très très bien,

parce que c'est toujours des histoires de fliqués de voyous, de gendarmes et de voleurs, ça marche depuis presque la nuit des temps,

on pourrait presque dire, avec néanmoins, c'est ça aussi qui en fait peut-être sa beauté,

où en tous les cas sont plus grands intérêts en dehors du genre proprement dit, Giovanni l'a lui-même dit,

avec justesse, je crois, c'est que ce qu'il a amené dans le polar français de cette époque-là,

ce sont des descriptions d'hommes perdus, c'est-à-dire d'hommes qui vont jusqu'au bout de leur destin,

tout en sachant qu'ils sont des hommes perdus.

Une fois de plus, on retrouve le destin de Giovanni, c'est évidemment un homme perdu, Giovanni.

Quand on a revêtu l'habit de la carlingue, on est perdu, à vie et à vie.

Et cette façon qu'il a eu de décrire pour sauter, pour Melville, pour lui-même, pour Robert Enrico, pour tous ces cinéastes pour lesquels ils ont travaillé, ces gens en désirance, ces gens seuls dans la ville,

ces hommes seuls dans les villes qui marchent, comme le fait par exemple Lino Ventura dans le film de Claude Sauté,

c'est un des premiers films de Giovanni, et c'est un motif qui sera en permanence récurrent, porté très souvent par la figure Lino Ventura.

Alors c'est dû à Claude Sauté, mais c'est vrai que Claude Sauté, qui est un polar élégant, il est vraiment très élégant.

Maintenant, pour ce qui concerne deux hommes dans la ville, l'autre film que je voudrais citer,

il est peut-être moins élégant, il n'y a pas d'effet de manche cinématographique,

il y a une science du scénario que d'accord, il y a la première à la dernière minute, il se passe quelque chose,

et ça c'est fort pour le cinéma populaire, et c'est vraiment aussi un des ingrédients du succès de Giovanni.

- Ah oui, ça je crois que le cinéma populaire, comme la littérature populaire est portée pour la littérature

par des gens comme Alexandre Dumas par exemple, et bien Josée Giovanni, il sait raconter une histoire,

il sait dresser des musquetaires et qui partent à la recherche de ferret, enfin des choses comme ça, comme pour Dumas, lui, il sait effectivement raconter l'histoire, une fois de plus qu'il puise dans sa vie.

Alors bon, le personnage central de Classe Touriste, joué par Ventura, Davos dans le film,

le petit chénon qui manque dans la vision qu'on en a, c'est le passé.

- C'est son passé. - C'est le passé.

Or le passé, c'est un homme de la carlingue, c'est un homme de la Gestapo française, réellement dans la vraie vie, il était surnommé le torsionnaire de la Gestapo.

Donc c'est quand même pas un type éminemment sympathique.

Le formidable pari de Giovanni et de Soté, c'est de l'avoir humanisé et de Ventura aussi, parce que le moins qu'on puisse dire c'est que ça plaisait à Ventura, ce genre de choses.

- Notamment la rencontre avec son fils.

- Mais bien sûr, c'est ça qui a d'ailleurs motivé Clos de Soté, c'est-à-dire que Clos de Soté l'a dit à Giovanni, il a dit « je fais ce film parce qu'à un moment votre héros va voir son fils à l'heure qu'il est traqué et qu'il dit à son fils si tout d'un coup je suis entouré par des hommes dans la rue, tu ne cherches pas à me retrouver, tu ne cherches pas à m'approcher, tu t'en vas, tu pars, tu vas dans une église et tu demandes de l'aide ».

Donc cette scène-là, elle est pour Soté fondatrice et quand Giovanni a entendu lui dire ça, il lui a dit « vous avez compris, c'est ce que je veux dire, donc on va faire le film ensemble, il n'y a aucun problème ». Et puis pour deux hommes dans la ville, on a à nouveau cette récurrence qui est complètement saisissante de quelqu'un.

José Giovanni, venu de l'extrême droite, et étant resté je pense intellectuellement au moins à droite, ayant été dans le couloir de la mort qui va faire l'un des films les plus abolitionnistes de l'histoire du cinéma français, c'est-à-dire qu'il va aller contre son camp, l'abolition de la peine de mort n'est pas un thème de droite, bien au contraire, que lui-même a pratiqué la peine de mort quelque part, en l'infligeant à des gens, mais il est resté dans le couloir de la mort, il s'en souvient en tant que scénariste et écrivain et là il va faire un film incroyablement abolitionniste.

Donc c'est ça le paradoxe Giovanni en permanent, c'est-à-dire que ce passé qui, comme vous le disiez très bien,

ne passe pas, le remord permanent associé au déni permanent. Il n'y a pas plus d'habissal.

C'est clair. Dans ce genre de cinéma, il y a des bagnoles, des bagnoles qui refitent.

Vite, on va coûter mes voitures, demi au sec.

Pêcher en pleine nature, et celles dont je ne comprenais strictement rien.

Mes voitures, mes amours et leurs fins,

mon couleur et leurs allures, leurs souteurs et leurs destin.

Celles que je n'ai jamais su rendre heureuse,

et celles qui m'avaient rendues complètement zinzins.

Celles qui étaient belles à se vendre,

et celles dont je n'aurais jamais dû me séparer.

Mes voitures, tous mes amours au loin,

dans un champ sur la toiture, dans une casse fondant à vin.

Mes voitures, mes amours et leurs fins,

mon couleur et leurs allures, leurs souteurs et leurs destin.

France inter, affaire sensible, Fabrice Drouel.

Vous avez une heure, il ne fait pas partie de la Nouvelle Vague, mais il est comme beaucoup d'autres, à la jonction.

On y trouve des choses comme la première scène de hold-up urbain,

c'est exactement le cas des charges de la Nouvelle Vague.

C'est des gens qui prouvent que la Nouvelle Vague est très spécifique,

et que ces films sont marqués par cette ère du temps.

Il y a des formes de continuité et de rupture,  
mais il vaut mieux envisager les choses sous la forme d'un continuum,  
et il n'en reste pas moins que l'ensemble de l'œuvre,  
n'est pas Nouvelle Vague.

C'est ce que la critique a pu lui reprocher à l'époque.

Je crois qu'il avait le sentiment d'être d'abord un écrivain,  
après il y a une redoutable efficacité scénaristique qui permet d'emporter le morceau.  
Mais bien entendu, on pourrait multiplier, et les secondes rôles,  
c'est combien les secondes rôles sont importantes.

Tout ça, c'est consubstantiel à ce cinéma, et ça lui donne sa chère, son sang, sa fève.

Vous connaissez bien Bertrand Tavernier et son œuvre, quel est le rapport de ce cinéaste?

Les liens viennent de sauter pour lequel Bertrand Tavernier, comme attaché de presse, a travaillé.

Tavernier, avant d'être un cinéaste, on arrivait dans l'école des cinéastes,

c'était très tardif, mais le premier film, c'est la fin des années 70, il a eu avant une vie de cinéma,  
une vie d'attaché de presse, c'est un certain Bertrand Tavernier.

Les liens avec la nouvelle vague sont forts pour Bertrand Tavernier, mais aussi avec tous ces grands  
du cinéma.

Il a travaillé avec Melville, et donc Melville sautait, Giovanni, tout ça, c'est la même famille,  
c'est le même moment du cinéma français, et Tavernier est là, il regarde, il les assiste,  
il travaille avec eux, il les interroge, etc.

Donc c'est pour lui, effectivement, ça a été pour Tavernier, les années de formation.

Giovanni fait partie de ce corpus en quelque sorte.

Est-ce que les années 60 et 70 ont été à nage d'or du polar français ou non?

Oui, si, je pense qu'avec notamment quelqu'un comme Jean-Pierre Melville, on peut assurément  
parler de polar.

Et puis on voit bien que des gens comme Claude Sautey, dont l'immense majorité de la filmographie  
n'est pas du polar, les choses de la vie, Vincent François Paul et les autres, Néli et Monsieur Arnaud,  
on est très très loin du polar.

Mais il n'y a que la Stourisque qui commence presque la carrière, mais il y a aussi par contre Max et  
les Ferrières.

Max et les Ferrières, c'est quand même un grand pour moi, en tout cas, c'est un grand polar français  
avec une figure de flic absolument pervers, une sorte de Robespierre de la police quotidienne  
qui fait tomber des petits voyous.

C'est un très très beau polar, c'est un polar noir, c'est un polar à la fois très mélancolique.

Donc oui, il y a une apogée avec des gens aussi qui prendront le relais comme un lincolneau

qui sauront effectivement donner à ce polar à la française toute sa spécificité

parce qu'il emprunte évidemment au polar américain des grandes années,

mais il donne aussi, comme le faisait Giovanni, une singularité, une spécificité française.

Vous faites bien de citer Cornu et le polar parce que c'est une belle collection.

C'est sûr.

Merci infiniment, Laurent Delmas, à samedi.

Volontier.

Dix heures.

Avec plaisir.  
C'était François Inter.